



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 57 (1957), p. 81-89

Jean Yoyotte

Le dénommé Mosou.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724707502	<i>Samut Nord</i>	Bérangère Redon (éd.), Thomas Faucher (éd.)
9782724707427	<i>L'occupation humaine dans le delta</i>	Yann Tristant
9782724707434	<i>Regressus ad uterum</i>	Marie-Lys Arnette
9782724707557	<i>Soufisme et Hadith dans l'Égypte ottomane</i>	Tayeb Chouïref
9782724707632	<i>Archéologie française en Égypte</i>	Laurent Coulon (éd.), Mélanie Cressent (éd.)
9782724707625	<i>BCE 29</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724707649	<i>BIFAO 119</i>	
9782724707243	<i>Les textes de la pyramide de Mérenrê</i>	Isabelle Pierre-Croisiau

LE DÉNOMMÉ MOSOU

PAR

JEAN YOYOTTE

La statuette de bronze Louvre E. 7693 que l'on connaît sous le nom de Mosou a été bien souvent reproduite et commentée. Haute de 0 m. 48, elle figure un homme « debout, [...] le pied en avant, le bras gauche tombant près de la cuisse. La main droite, relevée à la hauteur du sein, tenait le bâton de commandement. Le torse est nu, les reins sont ceints du pagne rayé, dont la pointe retombe carrément entre les deux cuisses. La tête est coiffée de la perruque courte, à petites mèches fines, imbriquées l'une sur l'autre. L'oreille est ronde et grande. Les yeux, bien ouverts, étaient sertis d'argent et ont été volés [...]. Les traits ont une expression remarquable de hauteur et de fermeté »⁽¹⁾. Sur le flanc gauche de l'homme une colonne de texte et un Osiris ont été légèrement incisés à la pointe (fig. 1, p. 84)⁽²⁾.

Le « Mosou » fut acheté par le Musée du Louvre en mai 1883, lors de la vente de la Collection Posno⁽³⁾. Il avait été acquis par le collectionneur peu

⁽¹⁾ Description d'après MASPERO, *L'Archéologie égyptienne*¹ (1887), p. 294 avec fig. 172. Une photographie facilement accessible dans FECHHEIMER, *Kleinplastik der Ägypter* (1922), pl. 105. On trouvera plus bas dans les renvois aux auteurs qui se sont occupés de la date de « Mosou », d'autres références à des dessins ou reproductions photographiques de l'objet.

⁽²⁾ De telles incisions se retrouvent sur le corps d'autres bronzes privés des époques bubastites ou saïtes, montrant l'image d'une divinité, voir p. ex. FECHHEIMER, *ibid.*, pl. 102-

103. Il serait peut-être imprudent de dire, comme on l'a fait, que « Mosou » est tatoué (dans ce sens, KEIMER, *Remarques sur le tatouage dans l'Égypte ancienne* (*Mém. Inst. d'Égypte* 53), p. 64-66).

⁽³⁾ *Collection de M. Gustave Posno. Antiquités égyptiennes, gréco-romaines et romaines* (vente 22 mai 1883, Hôtel Drouot, Paris), Paris (1883), p. 125 (n° 524) et Atlas, pl. 6. — Le bronze fut inscrit au Journal d'Entrée du Louvre sous le n° 7693, en date des 23-26 mai 1883.

avant 1875, date à laquelle il fut signalé pour la première fois. Posno ignorait alors le lieu de trouvaille de son bronze, mais A. de Longpérier crut pouvoir constater que la nature de l'oxydation suggérait que l'objet ne provenait pas de la Haute Égypte⁽¹⁾; il aurait été plus exact de dire qu'il avait l'apparence d'un bronze ayant séjourné dans un milieu humide plutôt que sur un site du désert. Je ne sais pourquoi Révillout a enregistré la pièce comme venant de Sakkarah⁽²⁾, ni pourquoi Maspero a affirmé qu'elle provient de Boubastis⁽³⁾; il existe un témoignage formel sur son origine : Stern savait en effet que le « Mosou » avait fait partie, ainsi que les trois bronzes les plus célèbres de la Collection Posno⁽⁴⁾, d'un lot de bronzes exhumé par un Grec sur le site de Memphis⁽⁵⁾.

L'attitude générale du personnage, la perruque à petites tresses qui rappelle tout à fait la coiffure à la mode sous l'Ancien Empire, l'incrustation des yeux, tous ces détails l'ont pensé aux statues funéraires, faites de calcaire ou de bois, qui remontent aux époques memphites. Aussi, les premiers savants qui s'occupèrent de la statuette, A. de Longpérier (1875)⁽⁶⁾, Soldi (1879)⁽⁷⁾, Perrot et Chipiez (1882)⁽⁸⁾, l'attribuèrent-ils à l'Ancien Empire, sans beaucoup d'hésitation, et, lors de l'entrée de l'objet au Louvre (1883), J. de Rougé⁽⁹⁾ et Révillout⁽¹⁰⁾ adoptèrent résolument cette datation. Pourtant, les progrès

⁽¹⁾ *CRAIBL* 3 (1875), p. 343, n. 1.

⁽²⁾ Dans le *Journal d'Entrée du Louvre*.

⁽³⁾ *Egypt*, *Ars Una* 2, p. 285.

⁽⁴⁾ A savoir la statuette d'homme analogue au « Mosou » et le grand Horus faisant la libation qui sont au Louvre, et la figure de Seth combattant transformée en une image d'Amon criocéphale qui est aujourd'hui à la Glyptothèque Ny-Carlsberg.

⁽⁵⁾ *Alterthumskunde. Die ältesten Bronzen der Welt. — Die Posno'sche Sammlung Aegyptischer Altherthümer. — Versteigerung derselben. — Die Erwerbungen des Louvre und des Berliner Museums*, dans *Zeitschrift für die gebildete Welt* III/6 (1883), p. 285-288. Stern se trouvait en Égypte en 1872-1873 (Dawson, *Who was who in Egyptology*, p. 153).

⁽⁶⁾ *Les plus anciens bronzes du monde*, dans

CRAIBL 3 (1875), p. 342-343, réimprimé dans *Gazette archéologique*, 1883, p. 93-96 (qui ajoute, pl. XIII, une photographie de l'objet).

⁽⁷⁾ *L'Art égyptien d'après les dernières découvertes. Étude des collections exposées au Trocadéro*, Paris, 1879, p. 23-24.

⁽⁸⁾ *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, I. *L'Égypte* (1882), p. 650-654 avec dessin fig. 435.

⁽⁹⁾ *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1883, p. 204-205 et *Chronique de la Gazette archéologique*, n° du 31 juillet 1883, p. 70.

⁽¹⁰⁾ *Revue égyptologique* III/1 (1883), p. 47-48 (avec photographie en hors-texte); *Musée du Louvre, Catalogue de sculpture égyptienne* (1888-1889), p. 61, n° 777.

accomplis en matière d'archéologie égyptienne depuis le temps où Longpérier croyait avoir découvert *les plus anciens bronzes du monde*, auraient dû rendre les conservateurs plus circonspects : déjà, le rédacteur du Catalogue de la Vente Posno s'était contenté de noter que la coiffure « rappelait » celles de l'Ancien Empire⁽¹⁾ et beaucoup de savants proposèrent presque aussitôt de chercher une date plus basse. Se fondant sur une interprétation rocambolesque de l'inscription, Stern pensait à la XVIII^e dynastie⁽²⁾, mais Erman⁽³⁾ et Pietschmann⁽⁴⁾ proposèrent fort raisonnablement de voir dans « Mosou » une œuvre archaïsante de Basse Époque (XXII^e-XXVI^e dynasties). Maspero⁽⁵⁾ devait les suivre et, généralement, fit prévaloir leur opinion⁽⁶⁾. Depuis, Bissing (1907) a cherché à démontrer que la statuette devait être attribuée à la fin du Moyen Empire ou au début de la XVIII^e dynastie, en s'appuyant sur un jeu fort érudit mais assez peu convaincant de comparaisons morphologiques⁽⁷⁾; Bénédite (1923)⁽⁸⁾ et Capart (1924)⁽⁹⁾ ont éprouvé quelque regret à voir délaissé la date de l'Ancien Empire. En fait, dans l'état actuel des connaissances, on ne saurait plus conférer au Mosou une si haute antiquité, puisqu'il semble avéré que le véritable bronze n'apparut pas en Égypte avant le Moyen Empire et n'y devint courant qu'à la XVIII^e dynastie⁽¹⁰⁾. Si bien que l'accord s'est fait pour classer l'objet sous l'étiquette « Époque Saïte »⁽¹¹⁾.

(1) Réf. plus haut, p. 81, n. 3.

(2) Réf. plus haut, p. 82, n. 5.

(3) *Deutsche Literaturzeitung*, 1883, p. 1-197.

(4) Dans le supplément à l'édition allemande de PERROT et CHAPIEZ, *Geschichte der Kunst im Alterthum I, Aegypten* (1882), p. 855.

(5) *L'Archéologie égyptienne*¹ (1887), p. 294 (dessin, fig. 272) et² (1907), p. 301 (fig. 296); *Égypte, Ars Una*² [1919], p. 285 (noter que la fig. 538, p. 287, représente, non pas « Mosou »; mais la statuette similaire, Louvre E. 7692).

(6) La question de la date est prudemment passée sous silence dans la *Description sommaire des salles du Musée égyptien* (Musée du Louvre) par E. DE ROUGÉ, édition entièrement refondue par PIÉRRET (1895), p. 79 (avec planche face p. 78). En revanche, CHASSINAT, *Mon. Piot* 4,

(1897), p. 18-19, fait valoir avec de bons arguments que la statuette est archaïsante et non archaïque.

(7) *Ägyptische Bronze- und Kupferfiguren des Mittleren Reichs*, dans *Mitteilungen des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung* 38 (1913), p. 252-259 (avec fig. 8, p. 5).

(8) *Revue de l'Art ancien et moderne* 43 (n° 244), nov. 1923, p. 171 avec fig. 6.

(9) *L'Art égyptien. Études et Histoire* I (1924), p. 215.

(10) LUCAS, *Ancient Egyptian Materials*³ (1948), p. 252-254.

(11) BOREUX, *Musée du Louvre, Guide-Catalogue sommaire* II (1932), p. 409-410 et pl. 56; BOSSE, *Die menschliche Figur (Aeg. Forsch. 1)*, p. 18, n° 18 et pl. 1e; VANDIER, *Musée du*

Cette désignation — trop souvent employée comme un synonyme de « Basse Époque » — manque de précision. La date du « Mosou » archaisant mériterait d'être déterminée avec plus de rigueur. L'objet ayant été trouvé dans un lot de bronzes enfouis, des données plus précises sur les circonstances de sa découverte seraient d'une utilité limitée, puisqu'une favissa est susceptible de contenir des objets d'époques fort variées⁽¹⁾. Mais, indépendamment d'une étude morphologique et esthétique qui devrait être faite par des spécialistes en la matière, l'examen de l'inscription peut fournir des indices de datation.

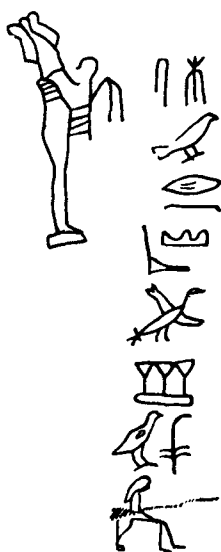


Fig. 1.

Lors de l'achat de l'objet par le Louvre, la titulature incisée sur le flanc gauche était recouverte par l'oxyde. Longprier, tout en publiant une copie relativement exacte du texte⁽²⁾, se contenta d'identifier dans les derniers signes « l'ethnique schasou ». L'hypothèse qu'il formula en conséquence sur l'origine présumée orientale du personnage fut péremptoirement reprise par Révillout qui crut pouvoir traduire, à partir de lectures bien inférieures à celle de son devancier : *Mesu, fils de la femme Ment-bu-pšasu* — en d'autres termes *Mesou, né d'une syrienne (Mentpupshasu)*⁽³⁾; Révillout, en cette affaire, oubliait que l'emploi de l'article *p* et la présence même du nom des *Shasou*⁽⁴⁾ étaient paradoxaux dans un texte qu'il attribuait à l'Ancien Empire. L'incroyable traduction de Stern⁽⁵⁾ qui fait aussi de « Mosou » un asiatique, en y reconnaissant *Moses der Sohn Ebdus, des Hirtens*, sombra dans un juste oubli. Le personnage n'en resta pas moins désormais connu sous le nom de *Mosou (Masou, Mesou)*.

L'examen du texte, aujourd'hui parfaitement nettoyé, permet d'assurer les lectures, d'envisager une toute autre traduction et de récuser en doute, non

Louvre. Le département des Antiquités égyptiennes. Guide sommaire (1948), p. 71 avec pl. 15⁽²⁾. FECHHEIMER, o. c., précise : « Äthiopenzeit ».

⁽¹⁾ C'est le cas de la trouvaille de bronze faite à Memphis en 1904 (DARESSY, *ASAE* 3 (1902), p. 139-150) à laquelle BISSING (o. c., p. 256), a judicieusement fait allusion.

⁽²⁾ Réf. plus haut, p. 82, n. 6.

⁽³⁾ Réf. plus haut, p. 82, n. 10.

⁽⁴⁾ Le nom de ces Bédouins du Hôf et du Négeb n'est attesté que depuis la XVIII^e dynastie (GAUTHIER, *DG* V, p. 106-107).

⁽⁵⁾ Réf. plus haut, p. 82, n. 5.

empêche d'y voir une graphie très synthétique pour *ms n wr*, « l'enfant du chef », d'autant qu'un même personnage est connu d'une part comme *grand mes des Libou*⁽¹⁾, d'autre part comme *grand chef (wr) des Libou*⁽²⁾.

Or, on a cru pouvoir retrouver un exemple supplémentaire du mot libyen *mes* sur le sarcophage Berlin 7478, dans le terme *ms* que nous avons cru devoir traduire par « enfant »⁽³⁾. Si cette interprétation se révélait justifiée, il faudrait alors considérer que le même mot libyen figure sur la statuette du Louvre. Mais il faudrait alors négliger le parallèle fourni par la stèle de Moscou où il s'agit sans aucun doute d'un fils (*ms*) du chef et non du chef (*ms*) lui-même, ainsi que Lourié l'a reconnu⁽⁴⁾. Il faudrait de plus attribuer à l'incompréhension du scribe le *n* de *ms n wr* dans les variantes **b** et **c** du sarcophage. Le résultat acquis au prix de cette correction n'est pas très satisfaisant : si la variante **c** rectifiée donne bien le mot (d'où la traduction *fille du mes des Mesh* <ouesh> Arouôtès), la variante **b** amendée et la variante **a** donnent d'où une traduction *fille du mes et chef des Me* <shouesh> Arouôtès. Chez « Mosou », se rencontrerait la même tournure, *le mes et chef*. . . A vrai dire, dans les deux cas, la traduction *le mes et chef* est bien insolite : elle implique l'existence d'une expression incontestablement pléonastique (*ms* et *wr* étant synonymes), dont aucun parallèle explicite ne vient confirmer l'existence. Le seul moyen d'éviter ce pléonasme singulier serait d'imaginer une autre erreur de scribe, commune cette fois au sarcophage et au bronze (le copiste ayant métamorphosé le déterminatif en un mot abusif!). En définitive, pour admettre que c'est le titre libyen *mes* qui figure dans les inscriptions de la Chanteuse Eskhons — partant sur la statuette de « Mosou » — on devrait postuler deux corrections gratuites.

Mosou était donc, semble-t-il, l'« enfant d'un chef de », le signe représentant le nom d'une ethnie étrangère, selon toute probabilité. Deux interprétations de ce signe peuvent être envisagées.

1° équivaut à , abréviation éventuelle du nom de la tribu des

Cf. BIFAO 50 (1952), p. 183-187. — Dès la XIX^e dynastie, les relations entre l'Égypte et les Libou et Meshouesh étaient fort étroites et l'incorporation massive de captifs libyens dans l'armée remontait au règne de Ramsès II. Aussi peut-on se demander si l'énigmatique mot *msi/msw* qui désigne manifestement « le souverain » aux *P. Anast.* I, 18,2 et *P. Salt.* 124 r^o, 2, 18 (cf. GARDINER, *Eg. Hier. Texts*, p. 20*

n. 3 et ČERNÝ, *JEA* 15 (1929), p. 255-256), n'est pas le vocable libyen *mes* que les Égyptiens auraient emprunté dès cette époque au langage de leurs auxiliaires(?).

⁽¹⁾ Réf. plus haut, p. 86, n. 5.

⁽²⁾ LEGRAIN, *ASAE* 9 (1908), p. 278.

⁽³⁾ Ainsi, *Ausf. Verz.*² (1889), p. 237 et *Wb. Belegst.* zu II, 142^o (p. 210).

⁽⁴⁾ Réf. plus haut, p. 86, n. 1.

Meshouesh. On constate en effet dans plusieurs inscriptions, que, chez certaines graphies du titre « grand chef des Me(shouesh) », le nom de cette peuplade, la plus importante des colonies libyennes d'Égypte, est réduite à son groupe déterminatif : 𓂏 ou 𓂏 , les variantes assurant de manière incontestable qu'il s'agit bien des Meshouesh⁽¹⁾.

2° 𓂏 équivaut à 𓂏 𓂏 𓂏 . On connaît en effet par les monuments d'un prince Namart fils d'un roi Sheshonq l'existence d'une fonction de 𓂏 𓂏 𓂏 . var. 𓂏 𓂏 𓂏 et 𓂏 𓂏 𓂏 ⁽²⁾, qu'il est difficile de ne pas comprendre *grand chef des étrangers*, à cause de la désinence *ty* qui impose une lecture *hystyw*.

Après le titre *ms (n) wr n M* (ou *n hystyw*), maintenant isolé, il reste un groupe 𓂏 𓂏 𓂏 𓂏 dans lequel il faut naturellement retrouver le nom même du personnage représenté : le vrai nom de « Mosou » ! Il serait évidemment tentant de reconnaître ici le nom égyptien *P3-Š3sw*, litt. « Le Bédouin », attesté depuis le Nouvel Empire⁽³⁾. Mais alors le 𓂏 ferait partie du titre initial et on ne pourrait aboutir à une traduction cohérente qu'en amendant le texte : 𓂏 𓂏 𓂏 serait-il une faute pour 𓂏 𓂏 𓂏 𓂏 *chef des Libou* ? Cette correction est tentante, mais c'est tout de même une correction. Aussi le plus simple est-il de voir dans *Bpšs* un de ces nombreux noms propres que les barbares introduisirent avec eux en Égypte.

En ne retenant que les lectures les plus simples et sans recourir à une correction, il est loisible de traduire ainsi la légende du prétendu Mosou : *L'enfant du chef des étrangers* (ou *du chef des Me[shouesh]*), *Bepeshes*. L'allusion faite dans l'inscription gravée sur son effigie à un chef (*wr*) d'une tribu barbare domiciliée en Égypte constitue un indice de datation. Les premiers « chefs » de cette sorte⁽⁴⁾ qui soient connus par les monuments témoignant de leur égyptianisation sont les princes des Meshouesh, Sheshonq l'Ancien, Namart et son fils, le futur Sheshonq I, tous contemporains de la XXI^e dynastie. Puis au temps de morcellement politique qui suivit le règne d'Osorkon II, des « grands chefs

⁽¹⁾ Comparer par exemple la stèle publiée par DARESSY, *ASAE* 16 (1916), p. 177, le fragment publié par LEGRAIN, *RT* 22 (1900), p. 54 et le Décret de Kôm el-Sultan, BLACKMANN, *JEA* 27 (1941), p. 83-95; ou encore la titulature LEGRAIN, *RT* 29 (1907), p. 174 [D],

à la titulature du même Pétisis CHASSINAT, *RT* 22 (1900), p. 10-11.

⁽²⁾ Réf. dans GAUTHIER, *ASAE* 18 (1918), p. 246-247.

⁽³⁾ RANKE, *PN* I, p. 117, n° 24.

⁽⁴⁾ « Chef des *Medjaou* » mis à part !

des Meshouesh » et autres émirs libyens sont très souvent mentionnés et se signalent par des monuments importants. Les derniers « grands chefs » furent contemporains du début du règne de Psammétique I. La belle statue de « Mosou » — si j'ose l'appeler ainsi désormais — remonterait donc à la période intermédiaire, qui sépare le Nouvel Empire de l'Époque saïte, et probablement à l'époque sheshonqide proprement dite.

La triste époque des rois-prêtres et des mercenaires ne fut pas dans l'ensemble très favorable aux Beaux-Arts. Mais avec la joaillerie, il est un domaine où le savoir technique et la finesse du goût ne semblent pas avoir périclité : c'est l'art du bronzier. Karomâmâ, la Divine Adoratrice dont le Louvre possède une très fameuse image de bronze⁽¹⁾, fut contemporaine de Takelot III (847-823 env.) sous lequel le prince Osorkon dut défendre âprement son apanage de grand-prêtre d'Amon. Le Pétoubastis dont une grande statue de bronze incrustée d'or est partiellement conservé dans la Collection Gubelkian⁽²⁾ est probablement le Pharaon Pétoubastis que nous conte la Geste, témoin passif des querelles de ses grands. La gentille « Dame Takoushit » d'Athènes vivait vers l'époque où Piankhy, roi d'Éthiopie, disputait à Tefnakht une Égypte découpée entre plus de douze rois⁽³⁾. Ces œuvres des temps d'anarchie sont loin d'être inférieures en qualité au prêtre Smendès du Musée de Mariemont⁽⁴⁾ ou à l'Osorkon I de l'ancienne Collection Lehmann⁽⁵⁾ qui datent des époques tranquilles de la domination sheshonqide. A cet ensemble de pièces remarquables, il faut sans doute ajouter le « Mosou », comme un nouveau témoignage de la manière dont l'aristocratie libyenne conserva et manifesta un penchant marqué pour les belles effigies de bronze et trouva chez ses sujets des artistes émérites pour les exécuter.

⁽¹⁾ BÉNÉDITE, *Gazette des Beaux-Arts* 1896, p. 479; CHASSINAT, *Mon. Piot* 4 (1897), p. 15-25; *Encyclopédie photographique de l'Art I. Les Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre* (Éd. Tel), p. 105; pour l'inscription, PIERRET, *Inscr. inéd. du Louvre (EE 2)*, p. 39-44.

⁽²⁾ *Temporary exhibition. Ancient Egyptian Sculpture lent by C. S. Gubelkian. The British Museum, Londres* (1937), p. 11-12 et 24, n° 18, pl. 22-23.

⁽³⁾ Voir mon étude sur *Les principautés du*

Delta au temps de l'anarchie libyenne, IV^e partie, sous presse dans *Mélanges Maspero* N. S.

⁽⁴⁾ *Les antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines et gallo-romaines du Musée de Mariemont*, Bruxelles (1952), p. 32-33, pl. 9. Selon Hayes ce bronze serait de la XXI^e dynastie.

⁽⁵⁾ *Collection Lehmann. Catalogue des Antiquités égyptiennes, grecques et romaines* (vente le 11 juin 1925, Hôtel Drouot, Paris), p. 7, n° 30 et pl. 2.